



Inkermann : Les docks silos

## II. — INKERMANN

Avant d'entreprendre cette seconde évocation d'Inkermann, je désirerais mieux situer la belle figure de son dernier maire, André Reboul, dont le souvenir et le quart de siècle consacré au service de la collectivité qu'il a administrée avec bonheur ne sont pas prêts d'être oubliés par les survivants de la cité, ni par la population musulmane avec qui il aura été en contact direct pendant presque toute son existence. En effet, né à Relizane en 1891, il a été mobilisé en 1914 au 2<sup>e</sup> Régiment de Tirailleurs et a fait la guerre dans cette belle unité de l'Armée d'Afrique, du début à la fin du conflit. Soldat de 2<sup>e</sup> classe, puis caporal, puis sergent, il fut blessé à trois reprises. Titulaire de trois citations élogieuses, décoré de la Croix de guerre, puis de la Médaille militaire, il fut promu chevalier de la Légion d'honneur au titre de la Défense nationale en 1930, puis officier en 1946. Conseiller général, puis délégué à l'Assemblée algérienne, il fut l'un des membres fort écoutés et appréciés dans ces deux assemblées. Homme politique, oui, mais non politicien, serviable à droite comme à gauche, car il fut toujours au service de tous ses administrés, et c'est là la raison pour laquelle son nom est resté fort honoré dans toute la région. A maintes reprises, dans les années 1936, 37, 38 et 39, j'ai eu le plaisir de dîner avec lui, à Oran, en compagnie de l'abbé Lambert et de Paul Saurin, et au moins une fois, à Inkermann. C'était un homme plein de bon sens et d'une belle courtoisie. *"Des hommes comme ça, il en faudrait surtout à Paris."* C'est là l'expression entendue de la bouche du postier de la cité, un nommé Pastor si j'ai encore bonne mémoire, lui aussi valeureux combattant de la Grande Guerre : c'était à l'heure bruyante du Front Populaire, à l'époque où, dans notre bled, des agitateurs venus de la métropole promettaient aux Arabes le Pain, la Paix, la Liberté... et la répartition des

terres entre tous ceux qui ne la travaillaient pas, c'est-à-dire aux chômeurs professionnels... et dormeurs des cafés maures.

Replié en Corse après la *braderie*, il y est décédé et y a été inhumé, il y a environ 6 ou 7 ans. Notre dernière rencontre, si ma mémoire est encore au rendez-vous de mes souvenirs, date de fin 1961 ou début de 1962, à l'heure peut-être de ce dernier hiver où notre cher pays était encore une province française composée de départements français. Nouvelle qui surprend encore beaucoup de personnes que je rencontre ici. Pour elles, c'était une colonie comme La Réunion, Djibouti ou Cayenne par exemple, et lorsque je leur eus montré de nombreux clichés des couvertures de notre "Echo", elles hochèrent la tête, croyant peut-être qu'il devait s'agir de ces images que l'on trouve dans des paquets ou des boîtes de friandises. *"Des veaux!..."*, disait le grand Ch'leuh.

Notre ultime rencontre, dis-je, avait eu lieu place des Victoires à Oran, au lendemain d'une intense fusillade nocturne de la part des *barbouzards* du prétendu maintien de l'ordre et de la défense des personnes et des biens, dont les balles du calibre 12/7 s'étaient écrasées sur les murs de l'immeuble faisant angle avec la rue Arago. Contraint de quitter sa cité, dont le parcours jusqu'à Oran était devenu dangereux, même par la voie ferrée, il avait trouvé refuge dans ledit immeuble qu'habitaient des membres de sa famille. Quelle tristesse revêtit alors le visage de ce chrétien de confession protestante, sur qui pesait déjà le poids des ans. *"Dieu qu'il est pénible d'abandonner ainsi toute une œuvre d'un labeur extraordinaire au service des hommes, qui ont encore besoin de la tutelle de la France! Que va devenir ma cité, qui a demandé tant d'efforts depuis quasiment un siècle? Et aussi ce beau pays..."* S'il le voyait aujourd'hui!!!

\*\*\*

Ce "beau" pays d'André Reboul et de ses administrés, quasiment tous des amis, le voici succinctement conté, à l'heure de l'implantation des nouveaux colons. Pays de la poussière, de nids de poule, d'excavations d'envergure, de broussailles, de pierraille, pire que la brousse des régions présahariennes, que le gouvernement, en juillet 1870, offre à 60 familles dont la plupart originaires du Midi : un pays à l'image de certains sites de ce Midi du siècle dernier. Habitues au soleil, elles ne seront pas tellement dépaysées leur dit-on. A croire que la galéjade a aussi droit de cité en ces lieux pourtant éloignés de la Canebière. La première décennie sera pénible, accablante pour ces pionniers, mais ils ne rechigneront pas à l'ouvrage, un labeur propre à tous ceux qui, ailleurs, à l'Ouest comme à l'Est, dans les secteurs du proche Oran et d'Aïn-Témouchent et celui de Mostaganem, ont déjà mis la terre en valeur, depuis 1848 par exemple.

Ces pionniers, qui logent presque dans des gourbis, sont courageux. Ils défrichent, épièrent, aplanissent le paysage, mais le premier pain quotidien est lourd à digérer. Je veux dire par-là que les premières cultures ont un faible rendement, car la terre est par trop sèche, et le régime de pluie, comme en tous lieux désertiques, est décevant. Cependant, très heureusement, le Génie militaire est présent et après maints durs travaux, cette source de vie qu'est l'eau va leur apporter ce bien précieux, cet or liquide qui est une valeur sûre. Ce qui leur permettra de garder, constamment en poche, les quelques *louis d'or* ou *napoléons*, pour pallier toute mésaventure. Poire pour la soif et, le cas échéant, sûr moyen pour régler le billet de retour en métropole, plus solide, si on peut dire, que les promesses de l'Etat...

Le Grigra, ce djebel qui domine toute la plaine, qu'on aperçoit des hauteurs du Dahra, de l'Ouarsenis et de part et d'autre de la grande artère de Relizane à Orléansville, possède quelques abondantes sources qui viendront alimenter les habitants et en même temps irriguer les plantations. Le miracle de l'eau, comme on dit dans toutes les colonies agricoles fondées depuis 1848, va permettre l'extension générale des cultures, en particulier les maraîchères, et l'arboriculture va aussi en tirer profit. Le village lui-même voit peu à peu pousser l'eucalyptus, l'acacia et d'autres essences d'arbres, qui seront un bel ornement en même temps qu'un moyen d'atténuer les effets de la canicule. Quelques autres plantations auront lieu autour des concessions, notamment des caroubiers, dont la plantation sera un complément pour la nourriture des porcs. On préparera même des pépinières pour l'avenir. C'est là le résultat d'une sorte d'association des habitants qui permettra un développement de l'arboriculture dans la région où ont lieu d'autres implantations de nouveaux pionniers dans des villages comme Hamadena, Saint-Aimé, El Alef. Cette association, appelée comice, comme en métropole, est dirigée par un administrateur, M. Guérin, à la tête de laquelle, dès la première décennie (1880) figureront les Peyrat, Jaulard, Mas, Bœuf, Hadida, Coulombier, Fleury, Toullier.

Parfaitement dirigée, unie, cette race de pionniers a mis, si on peut dire, les bouchées doubles pour aller de l'avant de concert, et rapidement les résultats de la colonisation s'imposent. On a fait vite et bien, et le village prend une autre allure accueillante. Le logement s'améliore, l'eau vient désormais à domicile. Dès les années de la fin du siècle se dessine une nouvelle vallée de cette partie du Chélif oranais, une vallée fertile pour dire le vrai, car on y cultive des céréales, un peu de vigne irriguée, des oliveraies, et des prairies naturelles y voient le jour. La population cultive tellement bien son jardin... maraîcher, que quasi beaucoup de légumes y viennent, et même des artichauts. Vingt ans après sa fondation, le centre d'Inkermann devient une commune (1891), du fait de son agrandissement

par l'adjonction de douars provenant des communes mixtes de Renault (Haut-Dahra) et d'Ammi-Moussa, à la satisfaction de l'autochtone, que les lumières de la nouvelle cité a attiré comme un photophore les papillons et autres insectes. Le premier magistrat de la nouvelle collectivité sera M. Gustave Defarge-Lacroix pour la première année. L'année d'après, en 1892, lui succède M. Martial Gris, et ce jusqu'en 1897. Puis seront élus MM. de Regard de Villeneuve de 1897 à 1915, dont une branche prendra le chemin de l'Algérois. Puis viendront, de 1915 à la fin de la Grande Guerre, MM. Xavier Arnaud et Henri Thirion, de 1919 à 1925. Le dernier sera André Reboul, depuis 1925 jusqu'à la braderie que l'on sait.

A l'heure de l'abandon, Inkermann, une vivante sous-préfecture depuis 1956, va redevenir une image d'Epinal..., comme toutes celles qui illuminèrent un cadre moderne, dans lequel il faisait bon vivre.

Partout des arbres, partout des fleurs et des commerces florissants.

Mairie accueillante à tous, au centre d'un agréable jardin, une salle de fêtes spacieuse, lumineuse, où le soleil pénètre par de larges fenêtres, véritables baies qu'encadrent aussi des jardins. C'est le culte des fleurs partout alentour; des docks silos qui disent, mieux que par l'écriture, la prospérité du lieu, des bassins-réservoirs qui, dit-on judicieusement, sont l'assurance de l'irrigation qui va accroître l'économie d'une commune parfaitement administrée. Des essais de culture du riz sont entrepris sur une superficie de plus de 50 hectares par MM. Pitot, Thirion et Satragno, mais je suis incapable de dire ici quel en a été le résultat, car la rébellion était déjà, à l'époque, aux portes de la région...

Sur le plan de l'Enseignement, un effort et un résultat appréciables, comme du reste à travers tout le pays. Il suffisait de parcourir l'Oranie comme j'en ai eu le plaisir pour s'en rendre compte, même à l'heure où soufflait la tempête...: 20 classes pour les garçons, en majorité musulmans bien sûr, un C.E.G. comptant 1100 élèves en 1961, cinq classes pour les filles, une classe maternelle. Au total, un peu plus de 1500 écoliers et écolières.

J'allais oublier un réseau complet d'égouts, terminé en 1955.

Aujourd'hui!... il faut le dire, et c'est un *instituteur musulman* qui le dira, qui l'écrira à un ancien collègue français replié dans l'ex-métropole. Aucune invention à ce sujet, puisque la nouvelle a été publiée dans le "*Trait-d'Union*"; organe de l'Amicale des Anciens Instituteurs et Instructeurs d'Algérie, nouvelle écrite peu de temps après la disparition du Frère Colonel. "... *Dernièrement, j'ai été amené à me rendre à Oran... Eh bien, j'ai constaté que tout le long de la vallée du Chélif il ne reste plus grand-chose des grands domaines d'agrumes de Perrégaux par exemple, ni des rideaux de brise-vents. Partout c'est la désolation, par manque de travail sérieux. Et pourtant on te dira, dans les communiqués ou discours, que la révolution agraire est un succès!!! Jusqu'aux caniveaux d'irrigation, qu'on voyait partout d'Orléansville jusqu'à Oran: tout est cassé à plus de cinquante pour cent. Pourquoi? L'instinct de destruction qui caractérise les descendants des Béni-Hillals, sans doute proches cousins des Huns...*"

Ce qui précède n'est qu'une simple image. Il en est d'autres, plus vraies, plus accablantes encore, émanant de médias de là-bas, que je publierai plus tard. J'aurais désiré m'étendre davantage à propos de cette chronique intéressante Inkermann, et je demande aux lecteurs de cette cité à laquelle ils étaient tant attachés de bien vouloir m'excuser de sa brièveté. Nous retournerons au pays une autre fois. Quand? Dieu seul le sait. En attendant, j'espère que ces deux articles qui lui ont été consacrés auront ravivé les souvenirs des Blesson, Bernabeu, Ambrosio, Begariès, Anastay, Bister, Chetrit, Couderc, Duclos, Corroyer, des toubibs Cherid, Guiraud, Hanoun, Jamet, Many et Lafourcade, et des familles Hassan, Graine, Imbert, Lopez, Manuel, Mouret, Merat, Pitot, Ramos, Rostol, Rouvière, Serrat, Smadja, Mimran, Sportes, Verdoux, Zini, Thirion, Thoa, et ceux omis, tous ayant contribué à l'extension de leur petite cité. Si j'en ai la possibilité, nous retournerons à Inkermann pour évoquer aussi La "Chagnaud", cette société qui était le royaume du ciment et du béton armé, où étaient employés 1200 employés et ouvriers, près de cet oued seco qu'était le Riou, nom nouveau d'Inkermann, cité aussi à sec aujourd'hui que cet oued dont le parcours était à au moins deux kilomètres des bâtiments qui ornaient *cette oasis née de la volonté française*.

**François RIOLAND.**